

La réserve des choses

Nous avons tous droit à cette journée.

Assise dans l'avion, les yeux fixés sur le store qui dissimulait ce que j'aurais aimé voir par le hublot, voilà ce que je me répétais. Ce matin, autrefois.

Derrière la vitre, le monde continue de s'agiter comme toutes les nuits, mais je ne suis plus la même personne.

Les travaux des plus grands scientifiques et techniciens ne nous ont pas permis de vaincre le temps, de le ralentir, d'empêcher l'inéluctable progression de nos existences vers une mort certaine. Rien de tout ce que nous pouvions espérer n'est arrivé. Nous n'avons pu maîtriser durablement le temps et toutes les pertes qui lui sont associées. C'est ce que nous aurions tous voulu, mais le défi était trop grand.

Pourtant nous avons réussi une prouesse, grâce aux études sur la relativité, celle d'abolir le temps *pendant quelques heures*.

Pendant une dizaine d'heures seulement, sur toute une vie c'est peu, mais c'est tellement long dix heures quand on peut en faire ce qu'on veut. Quand on se souvient que nos grands-parents et les générations qui nous ont précédés ne disposaient pas de ce pouvoir d'invocation et de retour. Que jamais, jamais ils ne pouvaient revenir en arrière, revivre des instants particuliers, retrouver les personnes qu'ils avaient perdues.

Ce soir, je me sens enfin apaisée. Il est presque minuit, mon JDV, jour de vie, s'achève et je goûte le souvenir de toutes les minutes qui m'ont été offertes. Je n'ai pas allumé les lumières, l'appartement est plongé dans le noir, mais j'en discerne mieux les teintes du ciel par la baie vitrée, un ciel qui est encore strié des restes du jour. Je bois une gorgée de whisky de temps en temps, et il me semble que, même si je vais continuer à vieillir, je suis désormais entrée dans l'éternité. Je regarde la ville clignoter et respirer par vagues en contrebas, les lumières des appartements semblables au mien dans lesquels des centaines de personnes ont déjà vécu leur JDV et des milliers d'autres y songent en s'endormant.

Tout petits, dès l'école, on nous apprend qu'à un moment de notre vie, nous pourrions choisir de passer une journée particulière, dans le lieu de notre choix, à la saison qui nous plaît, avec les personnes qui nous manquent, même si elles sont mortes. La seule condition : les avoir déjà connues avant.

On nous met en garde. Je me souviens des explications de la maîtresse :

« Ne consommez pas cette journée trop tôt les enfants, car vous n'en avez qu'une, et c'est seulement quand on a bien vécu qu'on a envie de retrouver les gens qu'on a perdus. »

Les enfants riaient et beaucoup, à la récréation, s'exclamaient : « Dès que je peux, je paramètre ma journée, moi, et je fonce ! »

Pour des brouilles, nous voulions déclencher notre JDV. Une copine qui avait déménagé, un maître que nous ne reverrions plus après les vacances, des cadeaux de Noël pas à la hauteur de nos espérances. Puis une envie folle de passer dix heures dans le parc d'attraction géant auquel nos

parents refusaient de nous amener, d'aller voir les dinosaures, les baleines et les pandas reconstitués du musée de la Vallée de la Vie, de rencontrer la star de foot qui enchantait les stades sur les écrans qui nous suivaient partout.

Après, nous avons compris que tout ce qui nous était permis ce jour-là devait avoir été déjà vécu. Nous ne pouvions pas nous transporter dans un endroit du monde si nous ne l'avions pas parcouru auparavant. Ni passer du temps avec une personne si nous ne l'avions jamais vue en vrai, à moins qu'elle ne nous soit liée génétiquement. À vingt ans, nous avons cessé de voir l'intérêt de cette journée, la priorité était de *vivre* les choses avant de vouloir les *revivre*.

Mais au fil des années, quand les séparations et les deuils, les pertes et les douleurs commençaient à s'accumuler, nous nous consolions en nous disant que tout n'était pas perdu, puisque notre JDV nous permettrait de revoir les uns et les autres, si nous le souhaitions, un jour. Il m'est arrivé de me pardonner ainsi certaines bassesses, je dois bien l'avouer. Tout paraissait réparable.

*

Dans l'avion, ce matin, je me suis interrogée sur la pertinence de mon choix. Je suis plutôt jeune, par rapport à la moyenne d'âge des gens qui décident de vivre leur JDV. L'application qui permet de paramétrer ces dix heures n'est guère fréquentée par des utilisateurs de moins de soixante-dix ans. Mais, ces derniers mois, j'ai ressenti la peur de mourir avant d'avoir pu vivre ces dix heures auxquelles j'ai droit. Sans raison particulière. Je suis en bonne santé, prudente, mais la conscience du tragique de la vie m'a rendue évidente la nécessité de candidater dès maintenant, même si je ne savais rien des conséquences que le JDV aurait sur la suite. Nous n'en parlons pas. Les gens qui l'ont vécue se comportent comme les autres, et ne témoignent jamais. C'est une règle sociale qui n'est jamais rompue par personne. Il semblerait particulièrement inconvenant de poser des questions sur ce sujet.

Il y a un mois, j'ai décidé d'ouvrir mon espace personnel sur l'application et de tout organiser. Je suis dotée, comme tout le monde, d'une tablette de vie paramétrée depuis ma naissance, mise à jour régulièrement. L'application du JDV est très bien faite et des messages réguliers nous invitent à bien réfléchir avant de valider chaque page. Dès le début, une fenêtre rouge s'est ouverte, m'informant que mon âge était inférieur à la moyenne des utilisateurs, et que cette précocité pouvait avoir un impact négatif sur la qualité de mon JDV. Sans hésiter, mon stylet a coché la zone « continuer quand même ».

Ça m'a pris du temps.

Celui de revisiter mon passé, de savoir ce que je voulais exactement faire de cette journée. Heureusement, on peut enregistrer une bibliothèque de personnes, lieux, moments à retrouver, au fil des années, et la parcourir quand on paramètre son JDV. J'ai souri en voyant la liste constituée depuis mon enfance : avec le recul beaucoup de mentions étaient devenues dérisoires et sans intérêt. D'autres restaient aussi essentielles que le jour où je les avais enregistrées dans la bibliothèque.

La sélection m'a paru éprouvante. Il fallait une force spéciale pour continuer.

Tout devait être déterminé. Le lieu précis, ou les lieux, la saison et les préférences météorologiques, l'atmosphère, les repas, la musique que l'on souhaitait entendre, et surtout les personnes qui vivraient ces heures avec moi. On peut faire le choix de passer les dix heures avec une

seule personne, ou plusieurs, ou encore de faire se succéder quelques proches, et c'est ce qui me paraissait le plus intéressant, après y avoir bien réfléchi.

J'avais des certitudes. Beaucoup de doutes aussi.

La conscience que cette journée me serait donnée à un moment de ma vie avait fait naître en moi depuis très longtemps l'envie de revivre, de revoir, de refaire.

Surtout, il y avait eu cette histoire de lettre. C'était une de mes priorités.

Cette nuit, alors qu'il est plus de minuit et que je suis passée de l'autre côté de mon JDV, je sais que je ne me suis pas trompée. Les erreurs nous font autant souffrir que les injustices, et les deux jalonnent nos existences. Sur la terrasse de l'appartement d'en face, un homme et une femme se disputent, je ne les entends pas mais je vois leurs gestes brusques et leurs visages en colère. Peut-être choisiront-ils de revivre cette scène tranquillement, pendant leur JDV, s'ils se sentent incapables d'essayer maintenant.

*

L'avion a atterri et l'hôtesse m'a fait descendre sur une piste déserte entourée de bois, où m'attendait une autre femme vêtue d'un tailleur semblable, qui m'a montré du doigt, au bout d'une allée bordée d'arbres, la silhouette d'une vaste maison entourée d'un jardin.

« C'est votre lieu. »

C'était ma superviseuse pour la journée. Elle serait là pour m'accompagner discrètement, répondre à mes questions et intervenir en cas de dysfonctionnement. J'ai marché avec elle jusqu'à un grand portail, qui s'est entrouvert à notre arrivée, et nous sommes entrés dans le jardin. J'ai reconnu l'endroit que j'avais souhaité revoir, reconstitué à la perfection. Les odeurs de pin et de sel marin m'ont tout de suite plongée dans le passé.

C'était une maison au Liban, où j'avais séjourné quand j'avais vingt ans, invitée par un oncle. Je n'avais guère de souvenirs des gens que j'y avais rencontrés, mais la maison et son jardin m'avaient laissé une forte impression.

Mon oncle, passionné d'architecture et de paysagisme, avait fait construire dans les collines qui surplombent Beyrouth une villa moderne toute blanche, en forme de cube, dont la façade était bordée par une vaste piscine toute en longueur. Un mur blanc en forme de cadre dominait le côté de la piscine qui donnait sur la mer et le jardin, donnant l'impression que le paysage était un tableau. Quand on était installé sur la terrasse, en train de se baigner, ou installé dans le grand salon, on découvrait le jardin et la mer à travers ce cadre blanc.

Tandis que je porte à mes lèvres le whisky qui accompagne les heures de la nuit, de retour chez moi, je sens de nouveau très bien les odeurs de pin et de sel marin qui envahissent le salon. Les montants noirs de la baie vitrée m'apparaissent pour la première fois comme le cadre dans lequel la ville s'est figée.

Très émue de retrouver cet endroit où je n'avais séjourné qu'une fois mais dont le souvenir m'accompagnait encore, je suis tout de suite allée sur la terrasse qui borde la piscine, pour retrouver la vue encadrée. D'autres murs et linteaux prolongeant ici et là la villa fournissaient des encadrements variés au paysage et donnaient l'envie de les traverser, comme pour passer de l'autre côté de quelque chose d'indéfinissable.

Une forêt de pins parasols entourait le jardin, couverture protectrice qui contribuait à renforcer l'impression de bien-être qu'on pouvait avoir en ce lieu. Selon l'endroit où l'on se plaçait, le point de vue qu'on adoptait, la forêt devenait un large tableau d'ombres fraîches ou un instantané encadré de blanc.

Ce qui me plaisait particulièrement était l'oscillation entre deux mondes. Le promeneur de ce jardin pouvait passer des encadrements modernes aux vieux sentiers usés par les siècles, serpentant entre les oliviers. En plus de la piscine rectangulaire, un bassin circulaire avait été aménagé près de la forêt de pins, et ces deux surfaces d'eau reflétaient les nuances des arbres et du ciel d'une manière fascinante. J'avais passé des heures à arpenter les pelouses, les plantations de bambous et de joncs qui entouraient la villa et ses bassins. J'avais lu sous les palmiers et au bord du ruisseau qui descendait alimenter le bassin bordé de cailloux, regardé la Méditerranée en nageant dans la piscine, et je me souviens de mes nuits dans cette villa au Liban. Elles furent parmi les plus reposantes de ma vie.

Ce serait le décor de mon JDV.

*

Ce matin était celui d'un jour sans heure, j'avais demandé à ne pas être informée du passage du temps. Seule la lumière et les étapes successives du programme devaient me permettre de me situer.

La journée pouvait vraiment commencer. Je me suis mise à arpenter le jardin, pour en retrouver chaque odeur, passer ma main dans les touffes de graminées, respirer l'ombre des pins, regarder les eaux miroiter sous le soleil. Un grand bien-être m'a envahie. Quelques mois après m'avoir reçue dans cette villa, mon oncle avait décidé de la vendre pour aller s'installer ailleurs, et je pensais ne jamais pouvoir y retourner. La mémoire l'avait embellie, et elle était sous mes yeux telle que je m'en souvenais. Je reconnaissais la fenêtre de la chambre où j'avais dormi, au premier étage, où je me précipitais chaque matin pour ouvrir les volets et découvrir la Méditerranée.

Dans le lointain, Beyrouth n'était plus un lieu de blessures, de guerre et de mort, mais l'étalement éclatant d'une ville sous le soleil. Un rêve.

Ma superviseuse était en train de servir le café sur la terrasse, les fauteuils et la table en osier avaient été placés entre ombre et lumière, sur les dalles blanches en partie protégées par les branches d'un vieil olivier. Je suis remontée m'y installer, et j'ai commencé à boire le café servi dans des tasses en porcelaine ancienne, exactement conforme à mes vœux.

J'ai aperçu la silhouette de Gabrielle qui remontait lentement la pelouse. Elle ressemblait à la jeune femme des photos que j'avais souvent regardées, avec son tailleur clair des dimanches, ses cheveux relevés en couronne tressée, ses petites boucles d'oreilles en or. Elle est venue s'asseoir en face de moi en souriant. Ses yeux se sont attardés sur les tasses.

Gabrielle était la grand-mère que je n'avais jamais connue. Morte bien avant ma naissance, d'une longue maladie injuste contre laquelle les médecins n'avaient rien pu faire. Notre lien familial m'autorisait à invoquer sa présence à mes côtés, même si nous ne nous étions jamais vues.

Elle a pris une tasse de café, souri en contemplant la vue encadrée sur la mer. Ses vêtements dataient d'un autre temps, pourtant sa présence ne paraissait pas du tout incongrue ici, dans le jardin de cette villa au Liban.

C'est elle qui a commencé à parler. Elle m'a demandé comment j'allais, comment se passait la vie, pour moi, si j'avais des joies. Puis j'ai réussi à lui poser des questions à mon tour, questions auxquelles j'avais réfléchi : je voulais comprendre certaines choses, certaines histoires familiales. Elle m'a répondu sans réticence, a pris ma main dans la sienne, m'a rappelé de ne pas trop songer au passé.

« Nous nous connaissons désormais. Nos mains se sont touchées. Je suis contente que tu aies voulu me voir. »

C'était un contact familial, ses doigts étaient tièdes et souples.

Du temps s'est écoulé. Nous avons repris du café. Gabrielle était lumineuse, très douce, comme je l'avais imaginée, comme on me l'avait racontée. Les branches des oliviers bruissaient près de nous, et nos tasses produisaient un petit bruit mat quand nous les reposions sur la soucoupe, mais le reste du monde paraissait englouti dans le silence miraculeux de cette présence.

Puis la superviseuse est arrivée, pour nous demander si nous avons besoin de quelque chose. Sa présence a paru rappeler à Gabrielle le cadre de notre rencontre, et elle s'est levée, m'a demandé de l'accompagner au bord de la pelouse. Nous avons marché en nous serrant la main, en silence. Dans un sourire plein d'espoir, m'a-t-il semblé, elle a disparu à travers la forêt de pins.

J'aurais aimé passer toute cette journée avec Gabrielle. Mais notre JDV est ainsi, éphémère et précieux. Si l'on veut revoir plusieurs personnes, il faut accepter de le partager.

La superviseuse avait servi un repas sur la table et je me suis restaurée et reposée, après avoir nagé un moment dans la piscine aux eaux fraîches. Je voulais prendre des forces pour la suite. Me remettre de la présence et de l'absence de Gabrielle. De la musique sortait de la maison, par les baies vitrées ouvertes. Albert Ketelbey, *Dans les Jardins d'un monastère*. Un disque qui appartenait à Gabrielle.

*

J'ai fermé les yeux pour mieux sentir la chaleur sur ma peau. Quand je les ai rouverts, Lucia était là. Alors que les joues de Gabrielle la morte étaient colorées, son visage de vivante était d'une pâleur surprenante et c'est elle qui aurait pu passer pour un fantôme. Je me suis demandée si, depuis toutes ces années, Lucia n'était pas morte. Lucia dont j'avais été si proche, il y a vingt ans, et que j'avais perdue d'une manière absurde, à cause d'une maladresse que je n'avais jamais réussi à me pardonner.

Elle avait véritablement partagé ma vie. Nous avons vécu dans le même appartement, passé tout notre temps libre ensemble, aimé les mêmes choses.

Lucia marchait le long de la terrasse en me regardant d'un air distant. Dans une grande robe bleue, elle évoluait d'un bord du cadre à l'autre, sur fond de mer, comme sur une scène de théâtre. Didon qui retrouve Enée aux Enfers, elle gardait le silence, pâle et magnifique. Je ne savais comment vivre ce moment, malgré toutes mes répétitions. Aucun paramétrage sur mon espace personnel ne permettait de faire en sorte que ces retrouvailles dénouent quoi que ce soit.

La gorge serrée, je me suis tournée vers la maison, comme pour quêter l'aide de ma superviseuse mais elle avait opportunément disparu. Je me suis levée, fébrile et déterminée.

« Lucia, j'ai voulu te revoir, tu l'as accepté aussi sûrement. Je ne sais pas, je suppose que oui. Tu fais partie de mon jour de vie comme tu le vois. Il fallait que tu découvres ce jardin au Liban, et que tu saches ce qui nous est vraiment arrivé. Il est magnifique, n'est-ce pas ? Je t'en avais beaucoup parlé. Le bassin est là-bas, tu vois. C'est dans cette chambre à l'étage que je dormais. Lucia, cet endroit te plaît ? C'est bien que tu le connaisses, c'est un lieu qui compte pour moi. Mais si j'ai voulu te revoir, c'est surtout pour évoquer ce qui nous est arrivé, ce vide brutal, et le manque, ton absence Lucia. J'espère qu'il ne t'est rien arrivé ? Je veux dire, tu es si pâle, j'espère que tu vas bien, que tu n'as pas eu d'accident. Que tu as pu continuer... à faire ce que tu aimais. »

Elle a hoché la tête pour me laisser parler, acceptant que je la rejoigne dans le cadre, que je marche avec elle le long de la piscine.

Toute ma vie, j'ai eu cette habitude de l'écriture spontanée. Sur des bouts de papier, des carnets, des feuilles volantes, des tickets de caisse. Écrire les pensées qui me viennent lorsque j'ai besoin de m'en délester, de les confier. J'étais très heureuse avec Lucia, qui aurait dû partager toute ma vie. Elle était comédienne, et alors que j'aurais voulu passer tout mon temps avec elle, elle me délaissait pour d'innombrables répétitions, des spectacles et des entraînements. D'autres personnes aussi. Un après-midi de tourment, alors que je me sentais seule, je lui avais écrit une lettre de rupture très littéraire, bien tournée, pleine de mots définitifs et d'accusations, qui m'avait soulagée. L'écrire avait suffi à m'apaiser et me rendre à ma bienveillance affective habituelle. Il n'était évidemment pas question que je donne cette lettre à Lucia, qui ne pouvait en comprendre les mécanismes peu glorieux, et dont le contenu n'avait rien à voir avec ce que je voulais vraiment. Je voulais qu'elle soit là, auprès de moi, pour toujours, comme l'alter ego qu'elle était devenue.

Lucia était rentrée, j'avais fourré la lettre dans la poche de ma veste, et je l'avais oubliée là car elle n'avait plus aucune existence dans mon esprit. Deux semaines plus tard, tandis qu'elle cherchait un briquet, Lucia avait trouvé ma missive et l'avait lue en mon absence. Je n'avais rien pu lui expliquer. Quand j'étais rentrée de mon travail, elle n'était déjà plus là, ses affaires avaient disparu, et seul un petit mot m'expliquait son départ : ma lettre de rupture, la violente trahison qu'elle avait ressentie, son désir de ne plus me voir après avoir découvert ce qu'elle estimait être « ma vraie nature », l'interdiction de la recontacter ou de chercher à la retrouver.

Lucia avait tellement bien orchestré sa disparition que je ne l'avais jamais retrouvée, malgré de longues recherches et le soutien de quelques amis communs. Elle avait brutalement disparu de ma vie.

Je n'avais jamais pu lui expliquer son erreur. Ou plutôt mon erreur, mon incapacité à être au monde sans jeter sur le papier mes pensées les plus sombres, celles que je reniais quelques heures après.

Lucia a marché assez longuement avec moi dans ce jardin au Liban, nous avons franchi les cadres de pierre et les cadres végétaux, elle m'a écouté lui expliquer longuement les détails de cet après-midi de désespoir, l'exutoire de l'écriture, l'oubli dans lequel je m'étais trouvée après. L'insouciance brusquement chassée par sa disparition, les mois de recherches vaines. Les années de culpabilité à repenser à la violence absurde de phrases dont je n'assumais aucun mot juste après les avoir écrits.

Si seulement ce n'était pas qu'une journée, si seulement nous était donnée la possibilité régulière de revoir, refaire, revivre, améliorer.

C'est sans doute ainsi que finissent tous les chagrins, par un jour parfait.

C'est ce que Lucia m'a dit avant de disparaître, souriante et rayonnante comme au temps de nos belles heures et de nos joies. Non sans ajouter qu'elle savait déjà tout ce que je venais de lui expliquer, qu'elle avait compris que mes mots d'alors n'étaient que l'expression d'une émotion passagère, et qu'elle avait profité à l'époque de ce prétexte pour disparaître brutalement sans nous laisser la possibilité de discuter.

J'ai compris que ce n'était pas elle qui s'était trompée, mais moi, depuis tout ce temps.

Je n'en ai pas voulu à Lucia, tout était apaisé et lointain, mais je suis heureuse d'avoir appris la vérité.

Ainsi finissent tous les chagrins.

*

Après Gabrielle et Lucia, les autres se sont succédés dans le jardin et au bord des eaux, un camarade de lycée dont j'avais appris le suicide et auquel je voulais exprimer toute l'affection que j'avais eue pour lui sans jamais le lui dire, mes parents avec lesquels j'ai déjeuné en discutant avec légèreté, un homme croisé un jour dans la rue, que je voulais juste revoir, en silence, sans rien ajouter. Un ami d'enfance, un voisin de palier. Peu de temps avec ceux-ci. Je n'avais pas voulu surcharger la journée, cocher trop de cases, je voulais savourer le défilement des heures.

La brise de mer faisait flotter légèrement les rideaux blancs des baies vitrées ouvertes. Il n'y avait pas de rideaux chez mon oncle, c'était un détail que j'avais ajouté à la configuration des lieux. Chacun de mes vœux avait été appliqué à la lettre.

À un moment, ma superviseuse est venue interrompre ma rêverie tandis que je contemplais la ville et la mer en contrebas, prête à m'assoupir, et elle m'a conduite dans le salon de la villa. Je me souvenais que s'y trouvait autrefois un piano à queue blanc laqué, mon oncle jouait de temps à autre. Elle m'invita à m'asseoir sur le tabouret. On m'avait préparé les partitions de Satie que j'avais demandées, et j'interprétais plus lentement qu'il ne le faut quelques gnossiennes et gymnopédies. Dans le jardin, sous les pins, se croisaient les silhouettes de mes disparus, que la musique semblait convoquer de nouveau sous mes yeux. Le déploiement de mes mains, l'articulation des mouvements de mes doigts, tout m'était plus facile qu'à l'ordinaire et je jouais aisément, sans fausse note, des morceaux que je n'avais jamais maîtrisés parfaitement.

Une bouffée d'angoisse est à ce moment montée en moi. Cette perfection, la précision de tous ces cadres, tout était trop ordonné et conforme à mes demandes, je ne savais plus si cette journée au Liban était un rêve ou un cauchemar. À cet instant, ma superviseuse est apparue avec un verre de jus de fruits, à ce qu'il m'a semblé.

« Une boisson vitaminée, elle vous aidera à lutter contre les émotions contradictoires provoquées par tous les événements que vous vivez depuis ce matin. »

J'ai bu et me suis sentie mieux.

Si seulement ce n'était pas qu'une journée... Ainsi finissent tous les chagrins...

Alors que mon ancien ami d'enfance venait de me quitter, je me suis aperçue avec mélancolie que la lumière déclinait au-dessus des pins. Où en étions-nous des dix heures ? Les lampadaires se

sont allumés autour de la piscine et au fond du parc, ainsi que des lampes dans la villa, ce qui m'a rappelé les soirées festives qu'organisait mon oncle. Une brise légère soufflait toujours depuis la mer, chargée de sel et de sable. Je savais depuis toujours que la fin de cette journée serait délicate, que j'aurais envie de rester dormir dans la villa, de m'y éveiller le lendemain, mais revoir mes absents m'avait étrangement apaisée. La brève angoisse qui m'avait étreinte avait disparu. Je n'aspirais plus à rien, ne désirais plus rien. Plus rien ne pouvait me frustrer.

Ma superviseuse arriva avec sur un plateau un verre de Lacrima Christi, un vin que je n'avais dégusté qu'une fois dans la baie de Naples et dont je voulais sentir le goût de nouveau, longuement. C'était l'heure des larmes, cela aurait dû être l'heure des larmes, mais elles ne coulèrent pas. Le jardin et ses cadres m'avaient, semblait-il, fait entrer dans un nouveau tableau, où les douleurs de l'existence n'étaient plus.

Étonnamment sereine, j'ai regardé la nuit tomber sur Beyrouth. C'était le début d'autre chose, que cette fin de journée, je le savais. Je n'avais osé l'espérer en prenant la décision de programmer ce jour, car les suites demeuraient un mystère absolu. Mais je le sentais, j'étais entrée dans un futur dont le jardin de cette villa au Liban avait été le seuil. J'avais traversé des heures liminaires.

*

Avais-je vraiment retrouvé les miens ?

Je ne sais pas. Ou si, je sais. J'ai retrouvé les miens, c'est tout.

Quand la nuit a été complète, ma superviseuse est venue m'indiquer que c'était le moment de partir. Je l'ai suivie jusqu'au portail du jardin, en me retournant juste une fois pour revoir la villa éclairée, remarquer les volets clos de ma chambre à l'étage, respirer l'ombre du bois de pins, et nous avons emprunté le même sentier que le matin, dans l'obscurité.

L'avion m'attendait sur la piste. Après avoir pris congé de ma superviseuse, très discrète et silencieuse, je me suis installée près d'un hublot pour apercevoir les lumières de Beyrouth pendant le décollage, mais les stores avaient tous été baissés. La même hôtesse que le matin se trouvait dans l'avion. Après un temps indéfini de vol, qui m'a paru assez court car j'étais si épuisée que j'ai dû m'endormir, un taxi m'a ramenée chez moi peu avant minuit.

Je n'ai pas allumé les lumières, je voyais assez grâce à la lune pour me servir un verre de whisky. J'ai repensé à cette phrase de Philodème d'Herculanum, dans son traité *Sur la mort*, « On ne peut même pas posséder en songe le temps qui dépossède ».

Nous le possédons le temps d'une journée, et cette journée nous rend les biens que nous avons perdus. Peu importent les choix que nous faisons pour déterminer la couleur de ces dix heures, il est impossible d'y contenir la totalité d'une vie, mais on peut y détenir la vérité car elle est l'absence d'oubli.

Mon JDV est derrière moi désormais. Il s'est construit sur ce qu'on peut appeler la *réserve* des choses. Dans tous les sens du terme. Tout ce que l'on garde en soi, mais aussi tout ce qui ne sera pas dit, explicité, mais que l'on a perçu dans cette façon même qu'ont les choses de *se contenir* quelquefois.